

ARTICLES ORIGINAUX

Le cheval de l'Oued Guir (Petit barbe oranais)

par le Vétérinaire Capitaine A. BOUÉ

Le barbe est par excellence le cheval de l'Afrique du Nord. Ses services comme cheval de guerre sont devenus légendaires. Il est certes, le cheval convexe à front bombé et à croupe avalée; mais comme chacun sait, selon le milieu, sa conformation varie.

Le barbe de la province de Constantine où le sol est très riche en calcaire est plus enlevé, plus grand que l'Oranais. Celui-là est plat et anguleux alors que celui-ci est étoffé et « bien roulé ». De ces types, on a pu dire que l'Oranie possédait la variété barbe « la plus précieuse sinon la plus belle de toute l'Algérie ».

Sur la rive septentrionale du Sahara Oranais, loin des vastes steppes des Hauts-Plateaux Telliens, dans la vallée inférieure de l'oued Guir, par delà d'immenses étendues désertiques, se trouve un centre d'élevage du cheval digne d'intérêt par la qualité si ce n'est par le nombre des animaux.

LA VALLÉE DU GUIR

La vallée du Guir se situe à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Colomb-Béchar, près de la frontière marocaine. Cette vallée encore appelée « Plaine des Bahariat » est arrosée par un oued important; le Guir qui vient du Haut Atlas marocain; il se grossit des oueds marocains Asliti et Bou-Anane. Au sortir du plateau crétacé du Chebket Mennouna, il devient le principe fertilisant de cette vaste plaine quaternaire en s'y attardant et en la pénétrant de ses multiples bras sinueux. Longue de 70 kilomètres, la vallée atteint une largeur de 20 kilomètres près du bordj d'Abadla; elle est dominée à l'ouest par une immense hamada,

à l'est par des plateaux tabulaires (gara). Le sol alluvionnaire provient des limons charriés par l'oued en crue qu'une très faible pente (2 à 3 mm.) laisse déposer. Les alluvions recouvrent des terrains primaires du type westphalien. Le Guir ne coule plus ici que par intermittence lors des crues qui, d'une façon générale, viennent trois fois par an: en automne (octobre, novembre), au printemps (mars, avril) et en été (juin). Mais les eaux chlorurées apportées par l'oued Bou-Anane peuvent saturer ça et là le sol qui, l'été se blanchit d'efflorescences salines; il va sans dire que cette salure nuit grandement à la flore, n'y laissant pousser que des plantes à chameaux. Plus au sud, le Guir s'unit à la Zousfana pour donner la Saoura.

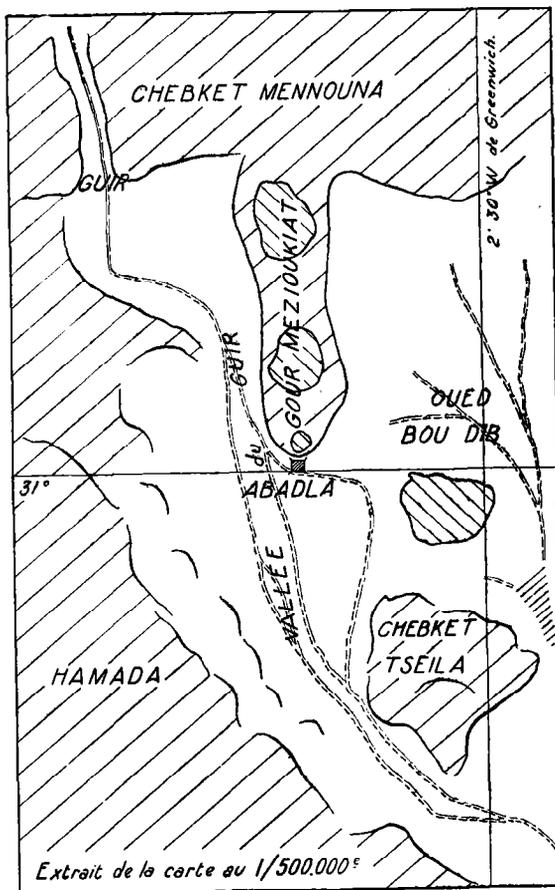
Cette vallée est envahie par des bosquets de tamaris et des touffes de « guettaf » qui abritent une végétation spontanée, fort recherchée des moutons et des chevaux; non consommée, elle sèche sur place et constitue l'« haïchair » très apprécié également. Ailleurs, quand le terrain n'est pas salé, il est emblavé et les bonnes années, la récolte des céréales y est importante. Le climat est chaud et sec.

La plaine des Bahariat était couverte autrefois de riches pâturages où vivait l'éléphant; des gravures rupestres attestent que l'on y élevait le bœuf à bosse.

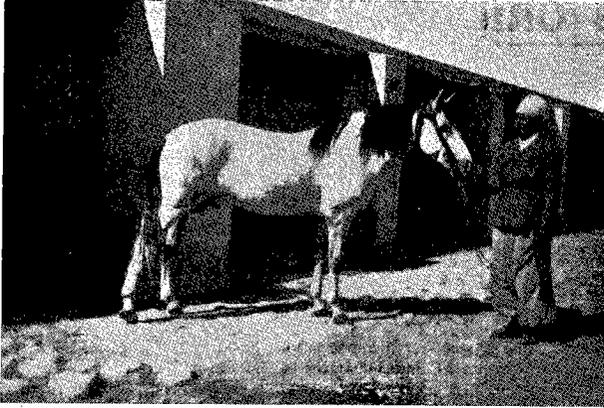
Toute cette vallée est devenue le fief de nomades pasteurs: les Doui Menia. Ils se disent descendre d'une famille arabe noble apparentée aux Hachemites de La Mecque, mais leurs ancêtres seraient d'origine berbère, arabo-phones et islamisés par la suite. Groupés en huit tribus, les Doui Menia n'ont pas d'unité raciale. Ainsi, dans la tribu des Ouled Youcef, on y trouve des Marguebine originaires d'Oujda, des Rouaichine dont certains viennent de Fez, d'autres du Touat et de Tabelbala,

des Ouled Saidane de Géryville, des Ouled Aid du Sahel. La vallée est un lieu d'étape tant pour les nomades que pour leurs animaux, véritable région de transit entre le Sud marocain et le Sud algérien où de nombreux mélanges ont pu s'opérer aux cours des siècles.

Les Doui Menia sont réputés comme baroudeurs. Déjà, les Romains utilisaient leurs cavaliers (1). Plus tard, ils se firent les



(1) « Histoire du Maroc », de Poissac de Chavrebière.



Étalon « Mengal » de l'établissement hippique de Mostaganem

défenseurs des princes chérifiens du Tafilalet; ils allaient razzier jusqu'au Bas Touat. Les tribus se sont à demi sédentarisées dans la vallée du Guir pour les ressources qu'ils en tiraient; les nomades y ont construit leurs ksours et leurs douars où le grain est stocké dans des silos. Bien qu'ils aient conservé le caractère spécifique du nomade : la vie sous la tente, ce sont actuellement surtout des transhumants.

Le Guir est l'ultime étape des chevaux vers le Grand Sud; là, par 31° de latitude, ils pâturent près des chameaux. Le poste d'Abadla règle les différents de ces turbulentes tribus.

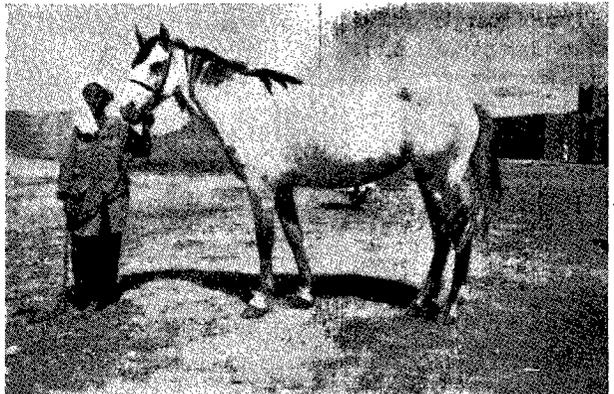
ORIGINE ET ÉVOLUTION DU CHEVAL DU GUIR

Avec les migrations humaines de race punique qui devaient donner la souche des tribus berbères, le barbe est le premier cheval qui ait été introduit en Afrique du Nord et ait pénétré dans le Sud. Il s'est maintenu dans le Guir car on pouvait l'y élever. Avec l'expansion musulmane au VII^e siècle, des chevaux arabes venus avec les caravanes apportèrent un peu de leur « sang » qui s'estompa par la suite parce que sporadique. Au hasard des déplacements des tribus, la population chevaline fut en état de variation désordonnée avec toutefois une très forte imprégnation de sang barbe. Puis, comme les gens, le cheptel se stabilisa en partie.

Dans des conditions climatiques pénibles, avec une nourriture trop souvent parcimonieuse pour un travail sans rapport avec la vigueur de l'animal, la grande fantaisie qui présidait à cet élevage sans méthode aboutit à un petit barbe autochtone, étroit, serré, fait souvent en lame de couteau, en général décousu; l'encolure renversée, mal greffée, se prolonge par un dos de mulet et fréquemment par un rein mal attaché. Les géniteurs mal conformés, trop jeunes ou trop vieux, fatigués voire surmenés

perpétuaient la médiocrité. Certes, certains caïds ramenaient bien du Maroc ou d'Algérie quelques bons sujets, chevaux ou juments à prédominance de sang arabe, mais ce n'était là qu'un apport de sang fort intermittent et très limité dont tout le bénéfice restait aux tentes du notable; de plus ce sang exigeant s'accommodait difficilement de la pauvreté du Sud. On trouve encore actuellement des spécimens de ce barbe heurté chez des éleveurs méfiants ou trop éloignés qui n'ont pas recours aux bons offices des étalons de l'État; ils sont rares fort heureusement. Cette défectueuse conformation était compensée par les qualités inhérentes à la race : grande énergie, rusticité à toute épreuve, membres extrêmement solides. C'étaient eux qui remontaient en 1902 la première harka Doui Menia (Messaada) ralliée à notre cause.

Rapidement, les Français s'intéressèrent à cet élevage. Les premiers étalons des Remontes Militaires arrivaient à Abadla en 1909, venant du dépôt de Mostaganem. Très tôt, on s'attacha par des primes à rechercher les poulinières. La tranquillité régnant dans la région, les éleveurs reconstituèrent leur jumenterie en s'adressant un peu partout sans trop se préoccuper ni du type, ni du format. Il y eut ainsi des juments importantes, communes, heurtées avec des rayons supérieurs mal dirigés, quelques-unes d'un joli type de selle reflétant un certain pourcentage de sang oriental, mais la majeure partie de la jumenterie était constituée en 1913 de femelles amples, très fortement imprégnées de sang barbe avec de bons rayons et un développement du bassin remarquable. On estimait à cette époque que des accouplements judicieux devaient produire du bon cheval de guerre.



Jument primée n° 1 à Abadla

La qualité des produits issus des étalons des Remontes apparut très vite aux nomades; les poulains d'excellente facture se monnaient au prix fort. L'élevage du cheval eut un regain d'intérêt et ce petit barbe étriqué est devenu étoffé, bien établi, si bien que certains considèrent actuellement que le joyau de la race barbe se trouve dans le Sud Oranais. C'est là un beau résultat dont les défuntes Remontes pouvaient légitimement s'enorgueillir.

SA PRODUCTION ACTUELLE : LA STATION DE MONTE D'ABADLA

L'évolution du barbe s'est réalisée vers le type actuel dans la vallée du Guir par l'action tenace au Service des Remontes pendant près de trente ans. Au début, les étalons étaient partagés entre Abadla et Colomb-Béchar où la monte devait être abandonnée par la suite. Une station de monte projetée en 1915 à Abadla y était édifiée l'année suivante. Le nombre d'étalons fut d'abord très réduit; deux étalons, c'était insuffisant. En 1923, 270 juments présentées ne purent être saillies; à cette époque déjà, le chef de poste réclamait 4 étalons. En 1925, 102 juments étaient saillies avec 3 étalons; en 1927, la station recevait 4 pensionnaires. Des vicissitudes nées d'alternatives de disette et d'abondance, toute prévision quantitative en matière de monte devient ici assez aléatoire, en 1937, 78 juments étaient saillies, l'année suivante, 116. En 1943, on comptait 5 étalons à la station; ce chiffre était maintenu pendant trois ans. Sur 241 juments présentées à la station en 1945, 232 étaient saillies; en 1946, 257 sur les 284 présentées. Les étalons



Poulain de 3 ans classé n° 1 à Abadla

venaient de l'Établissement Hippique Principal de Mostaganem, c'étaient des barbes d'Oranie; on y envoya quelques arabes-barbes également. La saison de monte dure habituellement de la première quinzaine de février à la première quinzaine de mai.

Après n'avoir fait que passer entre les mains des vétérinaires militaires, le Service des Remontes d'Algérie était confié en 1946 au Service de l'Élevage qui envoyait l'année suivante à Abadla 4 reproducteurs de son dépôt d'Oran faisant 217 sauts pour 169 juments.

Quelques chiffres montreront bien la faveur dont jouissent près de la population nomade ces étalons. En 1945, sur 296 juments de plus de 3 ans recensées au poste d'Abadla, 241 étaient présentées à la monte, en 1946, 257 sur 290.

Comme corollaire du travail obscur du chef de station, chaque année au mois d'octobre, des primes, diplômes et médailles, viennent entretenir habilement une émulation nécessaire et heureuse parmi les éleveurs; parfois elles sont données à Taghit, le plus souvent à Abadla. C'est un jour de fête, une nombreuse assistance tant indigène qu'européenne rehaussée de personnalités s'y donne rendez-vous. Les burnous rouges des caïds, bleus des moghazenis mêlent leurs tons chauds aux fraîches couleurs des robes des femmes, les ors des uniformes brillent sous un soleil encore haut. Cette journée est toute à l'élevage car près des poulinières et de leurs poulains, les diverses tribus ont rassemblé le meilleur de leurs troupeaux de moutons, de chèvres et de chameaux. Des courses pittoresques où chevaux et cavaliers rivalisent d'ardeur au milieu d'une foule enthousiaste viennent clôturer ce



Type de cheval produit dans la Vallée du Guir

« chouffane ». Le 23 mai 1913, déjà 125 juments étaient présentées et les primes devaient voir leur succès grandissant car les diplômés qu'on y délivre, acquièrent une plus-value à l'animal : véritables témoignages de satisfaction pour le plus grand contentement du propriétaire.

Ces présentations permettent de juger des résultats obtenus et de suivre l'évolution du cheptel. Sur 104 juments présentées en 1937, 34 étaient primées; à cette occasion, le colonel commandant le dépôt de remonte de Mostaganem déclarait : « Belle présentation de juments dont une bonne partie ne dépasserait pas le lot des meilleures régions du Tell et des Hauts Plateaux ». En 1941, la moitié des poulinières était primée.

La mauvaise récolte de 1946 dans la vallée du Guir, la désastreuse disette de l'hiver 1946-1947 devaient amener une grosse perturbation dans l'élevage; le nombre de juments diminua, le sang barbe aussi. On comptait dans la jumenterie en 1945, 94 animaux de sang barbe, 145 avec 50 % de sang barbe et 2 arabes barbes; en 1947, il n'y avait plus que 65 barbes pour 87 sans origine connue avec toutefois 17 arabes-barbes. Cette diminution en qualité et quantité venait d'une vente massive effectuée vers le Maroc et le Tell algérien. La récolte devient-elle abondante; la jumenterie se reconstitue par des achats au hasard des souks, mais son homogénéité s'en ressent.

A la séance des primes d'octobre 1947, il fut agréable de constater que la jumenterie était redevenue importante : 219 juments, poulains et pouliches; 44 poulinières purent être primées mais la modicité des crédits alloués désappointait tant commissaires qu'éleveurs. En 1948, les poulinières se présentèrent en très petit nombre : 50 seulement; la moitié reçut néanmoins des récompenses.

L'étalon de pur sang barbe s'avère comme le meilleur ici de par la climatologie de la région pour la production d'animaux à la fois rustiques, solides et brillants.

LE TYPE DU CHEVAL DU GUIR

Issu des étalons du Tell, le cheval du Guir s'apparente au barbe oranais. Ses lignes sont courtes mais bien dirigées; il est ouvert des deux bouts. Son front large se prolonge par un chanfrein droit, le dos et les reins sont également larges, les articulations sont robustes et les pieds sont bons. Exception faite de quelques sujets moins bien réussis et heurtés, il est généralement harmonieux. Il se distingue du barbe oranais par sa taille, il est plus petit. Moins haut, il apparaît plus ramassé, plus trapu. Sa côte est plus ronde, le garrot est noyé, les canons sont plus grêles mais aussi bien trempés.

Les femelles ont le bassin large, ce qui les rend excellentes pour la reproduction.

Habitué à une nourriture rare, sa rusticité s'est développée; il est très résistant aux privations et à la fatigue : à travail égal il se contente de moins. La couleur grise prédomine, en 1945 la jumenterie comportait 148 robes grises, 84 baies et 9 alezanes.

Quelques mensurations et indices sont comparés dans le tableau ci-dessous :

Moyennes	Barbe Oranais (1)	Barbe Sud-Oranais (2)
Taille.	1 m. 51	1 m. 45
Tour de poitrine	1 m. 804	1 m. 77
Tour de canon.	0 m. 192	0 m. 182
Hauteur de poitrine ...	0 m. 724	0 m. 68
Indice dactylothoracique	0,106	0,102
Indice de hauteur peccorale	1	9/10

(1) Les mensurations ont été prises sur des chevaux adultes en bon état du 8^e R. S. A., issus d'étalons de l'E. H. de Mostaganem, achetés dans la province d'Oran et qualifiés « Barbes » par le comité d'achat de Mostaganem.

(2) Les mensurations ont été prises sur des chevaux originaires de la vallée du Guir, adultes, en bon état, ayant certificat d'origine et classés « Barbes » par ce même comité de Mostaganem.

SES APTITUDES

C'est le cheval parfait pour le Sud, les régions pré-sahariennes et les Hauts Plateaux. Peu exigeant de nourriture, il résiste fort bien à la soif parce qu'il y a été entraîné. Excellent pour remonter des troupes supplétives, il manque de gros pour les régiments de spahis; aussi goumiers et moghazenis se les disputent. L'indigène en quête d'une monture recherche le « cheval de la remonte » et il affiche une belle fierté quand il peut y caracolier.

L'ÉLEVAGE DU CHEVAL DANS LA VALLÉE DU GUIR

Le recensement du cheptel a donné ces dernières années les chiffres suivants :

— chevaux de plus de 3 ans : 20 en 1945, 17 en 1946, 10 en 1947,

— juments de plus de 3 ans : 296 en 1945, 290 en 1946, 169 en 1947,

— poulains et pouliches : 175 en 1945, 160 en 1946, 50 en 1947. On est frappé par le très petit nombre de mâles; les Doui Menia ont en effet l'habitude de vendre leurs poulains au Maroc Oriental dès qu'ils sont en âge d'être montés. Ils

n'élèvent que les pouliches si toutefois ils n'ont pas besoin de numéraire pour leurs semences et si les pâturages sont suffisants.

Pendant la plus grande partie de l'année, les juments pâturent en liberté dans la plaine. Une entrave à deux pâturons latéraux limite les déplacements tout en permettant à l'animal de chercher sur le terrain de parcours de la tribu une maigre végétation sous les touffes de « guettaf » ou aux pieds des tamaris. Le soir, au moment où les femmes viennent puiser l'eau, un enfant le conduit au puits. Au printemps, il peut arriver qu'un animal « s'égaré » dans un champ d'orge encore verte; ce sera une amende pour le propriétaire. Les chaumes sont abandonnés à la pâture.

A la saison froide, en décembre et janvier, les animaux sont rentrés au ksar, on les y abrite derrière un mur en « toub ». Pas de licol, une entrave seulement. Dans une auge en terre séchée, il est distribué deux fois par jour du « teben », paille très courte d'orge ou de blé provenant de la récolte passée; le soir, un peu d'orge qu'essaient de voler les poules. Pour pallier une pénurie de fourrage, quelques nomades vont dans l'oued Bou Dib ramasser du « drinn » qu'ils ramènent à dos de chameau.

La nourriture importante par son lest n'est pas toujours nutritive, elle assure une certaine croissance mais elle est parfois insuffisante pour parfaire le développement de l'animal.

Celui-ci travaille tôt; dès 2 ans il est mis à la charrue; dans les traits il tire un instrument médiéval qui éraille le sol plus qu'il ne le laboure. Ceci explique pourquoi les Doui Menia n'utilisent pas le chameau comme animal de trait ainsi qu'il est pratiqué dans le Sud Tunisien. La facilité de conduite et la rapidité de travail qu'offre le cheval ont interdit toute velléité de l'emploi du chameau à cette fin dans la région. Le cheval prêt pour un labour fait octroyer de droit à son propriétaire le quart de la récolte future. Il est monté très tôt et exercé à l'amble, aussi les éparvins apparaissent rapidement.

Les « rdirs » qui stagnent çà et là certaines années dans le Guir favorisent l'éclosion de la trypano-

somose, pouvant causer un grave préjudice au cheptel.

Les Doui Menia montent leur jument pour se déplacer dans cette vaste vallée ou vers les palmeraies voisines, pour aller sur quelque souk ou pour visiter leurs troupeaux sur des pâturages éloignés.

L'AVENIR DE CET ÉLEVAGE

L'élevage du cheval dans le Guir est étroitement lié à une pluviométrie capricieuse qui pourra procurer pâturage, chaumes, paille et grains; il en résulte des fluctuations dans le cheptel ainsi qu'ont pu nous les montrer quelques chiffres notés ci-dessus. Aussi, il est permis de se demander ce que l'on doit attendre d'un tel élevage à éclipse qui varie avec de grandes amplitudes en qualité et en quantité. Depuis quelques années, le cheptel va s'amenuisant; faut-il pour autant dédaigner cette jumenterie. Si longtemps que le Doui Menia s'occupera du cheval, se désintéresser de la chose serait une erreur au double titre économique et politique. Or, le Doui Menia garde encore le culte du cheval autant par son atavisme baroudeur que par l'intérêt pécunier qu'il en tire, car il sait que son animal fait prime sur le marché. Au début 1948, on offrait du poulain de 3 ans ayant obtenu le numéro 1 aux primes d'octobre 1947 (dont photo ci-devant) la somme de 50.000 francs, ce qui était coquet pour le cours de la région. Le nomade a coutume maintenant chaque année d'attendre les étalons, d'en discuter les qualités, il serait déséquilibré dans ses habits s'il n'en venait aucun. Les étalons, résultante vivante et tangible de nos méthodes de travail viennent là en ambassadeurs discrets mais prodigues d'eux-mêmes.

Le cheval produit actuellement dans la vallée du Guir, se présente comme un modèle réduit du barbe oranais, il est près des tribus du Sud le gage de nos méthodes fécondes. Retirer les étalons d'Abadla ce serait livrer l'élevage à la fantaisie et à l'empirisme; mieux, ce serait abdiquer.